

**ANGYVIR  
PADILLA  
LA OLA QUE QUE  
VINO DE LEJOS**

**LA VAGUE VENUE DE LOIN**

**1<sup>ER</sup> ÉTAGE**

« Souvent, d'ailleurs, aux moments difficiles, tu te surprendras à parler à la montagne, tantôt la flattant, tantôt l'insultant, tantôt promettant, tantôt menaçant ; et il te semblera que la montagne répond, si tu lui as parlé comme il fallait, en s'adoucissant, en se soumettant. Ne te méprise pas pour cela, n'aie pas honte de te conduire comme ces hommes que nos savants appellent des primitifs et des animistes. Sache seulement, lorsque tu te rappelles ensuite ces moments-là, que ton dialogue avec la nature n'était que l'image, hors de toi, d'un dialogue qui se faisait au-dedans. »

René Daumal, *Le Mont Analogue*, 1938

L'exposition d'Angyvir Padilla au Frac Grand Large à Dunkerque, dans le cadre de la biennale Watch This Space 11, engage un dialogue entre deux royaumes. Loin de déployer le cahier qu'un retour au pays natal, l'artiste confronte ses souvenirs et son environnement, les légendes de Caracas et les vestiges du Bassin minier du Nord-Pas de Calais.

Bordant au nord la cuvette peuplée par les Kalinagos avant l'arrivée des conquistadores qui fondèrent l'actuelle Caracas, un ensemble de reliefs poursuit les Andes jusqu'à son éparpillement dans la mer : c'est El Ávila, ou de son nom actuel Waraira Repano, culminant à près de 3.000 mètres d'altitude et dominant d'un côté les orgueilleux hôtels déserts du littoral atlantique, et de l'autre la capitale la plus dangereuse du monde. Une légende attribue à la colère des dieux, offensés par les habitants de la vallée, la formation du massif montagneux : *in extremis*, le pardon aurait arrêté une vague destructrice, la figeant en une crête coupant les hommes des déités marines.

Angyvir Padilla semble atteindre cette crête, sur laquelle elle maintient son travail dans un équilibre nomade entre réalité et fiction, arrêté entre l'aller et le retour.

Attentif aux paysages, aux formations infimes que créent les écosystèmes autant qu'à celles que l'histoire cache, le processus d'enquête développé par Angyvir Padilla prend la forme d'un atlas mémoriel. Photographies analogiques et cartographies d'interactions schématiques rappelant, par la simplicité du trait et la vivacité de leur force allégorique, les utopies réalisables de Yona Friedman, sont ainsi montrées pour la première fois.

Une translation des matériaux, presque une consubstantiation, les autorise à passer de la recherche de l'artiste au théâtre symbolique agencé par l'artiste : le croquis issu du carnet devient une mosaïque panoramique étalant sur un azulejo de 44 carreaux peints un récit intime d'une traversée des terrils qui ceignent le Bloodland, à la recherche de sa montagne intérieure.

Les tirages argentiques eux-mêmes obtiennent le statut de volumes, courbés et clivés sur des portants anthracite qui enracinent leurs chevalements dans le sol.

L'homologie poursuivie, désirée, simulée par Angyvir Padilla obéit à une logique de fiction, ou plutôt accole la fiction à la réalité, au profit d'un discours qui entend renverser le monde et le rapport entre la croyance et l'observation.

Haut et bas, positif et négatif, plaine et montagne, participent d'une même réalité dans laquelle ils s'apparient sans ménager les conventions qui séparent nature et imaginaire.

Qu'est-ce qu'un terril, si ce n'est une montagne fictionnelle, une accumulation en haut à laquelle répond symétriquement un creux en bas - une réalité artificielle ?

Partant à son assaut (on pourrait dire à sa conquête si cette femme portant à bout de forces un trampoline n'avait pas l'humble écrasement et l'effort désolé d'une figure christique plutôt que l'exaltation assurée des conquérants d'un nouveau monde), l'artiste entreprend une ascension plus haut encore que le sommet d'un des deux terrils jumeaux de Loos-en-Gohelle, sautant en un jeu d'enfant pour ajouter encore à la sublimité du monticule anthropique, comme Zhang Huan ajoutait un mètre à un sommet anonyme en empilant les corps nus à son point culminant, soulignant ce que les montagnes doivent aux hommes. Quand la silhouette retombe dans le creux de la toile, entre deux rebonds, c'est une autre gemellité qui un instant se laisse entrevoir, celle qui unit l'homme et sa noire création.

La tension de la membrane du trampoline offre ainsi un double usage : ressort pour le saut qu'elle élève, ou réceptacle concave d'une matière inerte, que l'artiste coule ici en une série de sculptures disposées au sol, dans un geste qui achève celui qui préside à une autre de ses œuvres, *The Black of Distance*, pour laquelle le poids induit par une charge de pierres et de plâtre dans le trampoline tend celui-ci en un cône sculpté par la seule gravité.

De ce moule ductile naissent 5 taupinières de plâtre recouvertes de barbotine grise, réduisant l'évocation des 5 sommets majestueux d'El Ávila à des souvenirs de poche, faciles à emporter partout avec soi, et d'une frappante ressemblance avec les terrils du Nord.

Une même logique de reproduction et d'analogie, rendue possible par la technologie de l'impression 3D, est à l'œuvre dans *Les pierres d'Ávila* : loin d'être prélevées sur les pentes éboulées du massif, une collaboration entre l'œil du souvenir et la main de la machine autorise la recreation en céramique de cailloux typiques de Caracas - imperfection de l'opération technique, qui, déposant couche par couche le matériau, renvoie sans y penser aux sédimentations millénaires qui donnèrent corps aux minéraux ; imperfection de la mémoire, qui les accepte dans leur artificialité et les recouvre de l'attachement nostalgique affectant d'ignorer que ces roches n'en sont pas.

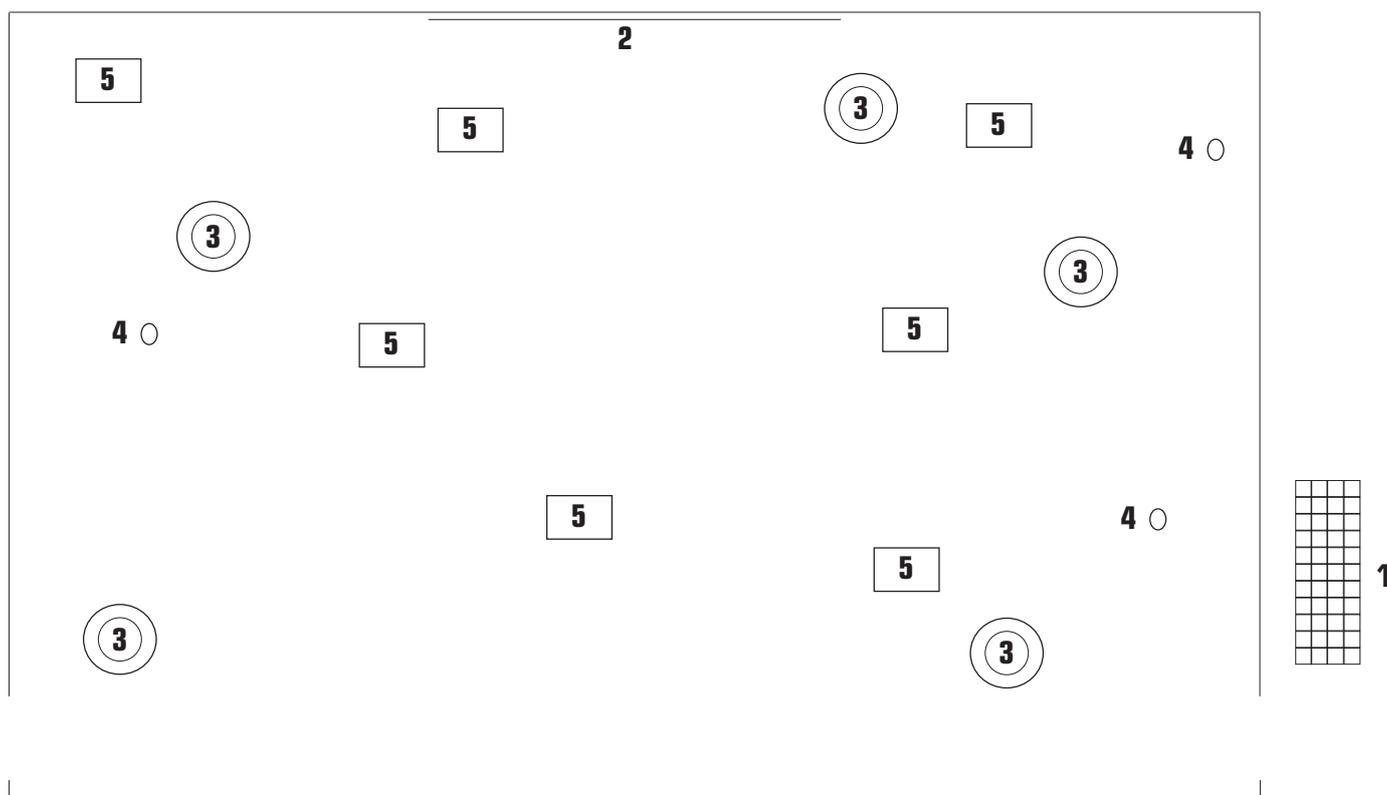
La crête du Pico Naiguatá et les dunes de Malo-les-Bains ont ceci de commun que l'horizon y déploie sa ligne sans partage et confond en un mirage l'infiniment loin et la pulsion haptique. Dans cette grandeur à portée de main, la dualité s'efface, les contraires se rassemblent.

La surface du monde et le monde à l'envers, le ciel blanc et la terre noire, sont deux chemins qui mènent au même vertige : celui d'être à la fois des deux côtés, d'affronter simultanément le positif et le négatif. Angyvir Padilla se tient là, courageusement, malgré le vent et la pesanteur, dans le vide.

Jean-Christophe Arcos, critique d'art

Ce texte a été écrit dans le cadre de l'exposition « La ola que vino de lejos » [La vague venue de loin] au Frac Grand Large — Hauts-de-France du 11 décembre 2021 au 30 avril 2022.

*Cette exposition est conçue en partenariat avec le Château Coquelle et le Centre Wallonie-Bruxelles / Paris et présentée dans le cadre de la biennale Watch This Space 11 organisée par 50° nord – Réseau transfrontalier d'art contemporain, avec le soutien de Wallonie-Bruxelles International (WBI) et de l'imprimerie ICODK.*



1. *Une vue que tout embrasse*, 2021

2. *La vague venue de loin*, 2021

3. *La fila maestra (Lagunazo, Pico el Ávila, Pico Occidental, Pico Oriental, Pico Naiguatá)*, 2021  
 [La ligne sublime (lagunazo, pic d'Ávila, pic occidental, pic oriental, pic naiguatá)]

4. *Les pierres d'Ávila*, 2021

5. *La route du nord*, 2021

L'installation *The Black Distance* est présentée en bas des escaliers au rez-de-chaussée.

